

L'embuscade

I



ÉTAIT un soir d'hiver de 1838.

Au fond d'un cirque décrit par l'A-roostook, affluent de la rivière Saint-Jean, dans l'ouest du Nouveau-Brunswick, se voyait, au pied d'une colline coiffée de vieux cyprès, une baraque en bois rond type de logis bâti pièce sur pièce, que l'on trouve encore partout dans nos chantiers d'exploitation.

La neige, qui avait tombé en gros flocons toute la journée, drapait le paysage de son blanc suaire. Au pied du campement, le cours d'eau, si vif, si emporté aux jours de crues, s'était maintenant figé en un long ruban de glace qui se déployait au loin en méandres cassés de ci de là par quelques ressauts, chutes ou cascades immobiles et silencieuses. Sur les bords de la rivière, la futaie éventrée montrait de larges accrocs où gisaient, sous leurs chapes blanches, des amas de billes et de débris d'écimage.

Le chantier était désert. Un silence profond régnait sur le parterre des coupes, silence des soirs vaporeux, silence de la forêt léthargique seul troublé par le glapisement lointain des renards, les cris de bêtes vagabondes ou le chameillis des geais anuités autour du camp.

A l'intérieur de la loge, quarante bûcherons, harassés des labeurs de la journée, achevaient un frugal repas à la lumière des bougies de suif, tombant obliquement sur leur visage bistré par les neiges. Près du poêle de fonte, où brûlaient d'une flamme plaintive des quartiers de hêtre vert, Pataud, le gardien de céans, dormait en paix à la chaleur du foyer. Des odeurs de tanin, émanant des cordées de vêtements étendus à sécher, s'exhalaient par tout le plain-pied. Aux entrevous du plancher, au-dessus des grabats s'étagant le long des murs, quarante fusils de gros calibre, suspendus deux par deux, jetaient une note sombre sur cette scène familière de la vie des bois.

Les gars avaient peu à peu vidé les tables. Leur faim satisfaite, leur estomac regaillardi, ils allumaient à la braise du foyer les pipes de terre bourrées de gros tabac. Sous l'éclat des tisons, qui illuminait subitement leur physionomie, on eût pu lire des expressions étranges, vagues, mornes, embuées, assombries par je ne sais quel trouble, quelle perturbation intérieure.

D'habitude, après souper, on ressassait les histoires de l'ancien temps, on fredonnait les vieux refrains, on rigolait, on turlupinait, on se trémoussait, on secouait ses fatigues et sa misère. Mais ce soir-là, au lieu des giques dan-

sées allègrement au son des crincrins, au lieu des légendes racontées au coin du feu avec cet art qui sait évoquer, au milieu des frissons, tout un monde fantastique à faire dresser les cheveux, au lieu des plaintes modulées à califourchon sur les chaises, les yeux clos dans la mélancolie des heures, alors que l'esprit tout entier s'envole loin, bien loin vers les êtres aimés, au lieu des éternelles parties de pitro jouées sous l'âcre fumée des pipes, dans un demi-silence ponctué de coups de poing affirmatifs sur les tables en sapin, au lieu de tout cela, un vif émoi dans le camp, des fronts embrunis par l'inquiétude, des regards où luisaient de terribles éclairs, des sautes d'humeur inaccoutumées, un levain de colère qui monte et se répand bientôt en violences, en menaces, en imprécations.

C'était l'aboutissement des récriminations entamées depuis quelque temps. De petits nuages s'étaient d'abord formés à l'horizon, ils avaient traîné dans le ciel, ils s'y étaient accumulés avant de se résoudre en orage, de crever et de s'effondrer en tempête. Toute cette effervescence tenait à une question territoriale qu'on agitait depuis longtemps dans le pays, qu'on avait vainement discutée jusqu'en Europe et qui, à cette heure troublée, menaçait d'allumer une nouvelle guerre en Amérique du Nord. Le Maine était sans frontière. Dans la région disputée à l'Angleterre par les États-Unis, les exploitants des deux nations se livraient une lutte opiniâtre. De fait, la guerre des bûcherons était déjà déclarée. Elle se poursuivait avec d'autant plus d'âpreté et de vigueur qu'elle procédait d'intérêts immédiats.

Établi sur cette enclave depuis à peine un an, le chantier n'avait pas encore été attaqué. On parlait beaucoup d'incursions dans les établissements voisins. On citait même des contingents de blessés, des morts, enfin, que sais-je ? Il y a tant de rumeurs au fond des bois. Était-ce le bruit d'un combat lointain qui, se répercutant dans la vallée, avait vibré de futaie en futaie et d'arbre en arbre jusqu'à eux ? Mystère. Les forestiers ont là-dessus des secrets que nous n'entendons pas. Durant les longues heures passées en compagnie de la nature, ils se taisent devant ses plus belles manifestations. Ils écoutent mugir les cataractes, gronder les torrents, gémir la brise et parler les échos. Ils observent, ils songent et s'ils sont sobres de paroles, c'est qu'au contact des nobles éléments ils se replient sur eux-mêmes et laissent aller, courir, vagabonder leur imagination.

Michel LaRamée, le maître de chantier, venait de se lever. Du pied il avait reculé brusquement son siège. Il arpentait la pièce d'un pas précipité, la lèvre frémissante, marmonnant je ne sais quelle malédiction, et le poing tendu vers un ennemi invisible qu'il semblait darder